

Toinette avait vu naître Edouard, elle l'adorait. Elle se souvenait bien de la belle petite fille que son cousin aimait tant : aussi promit-elle à Edouard d'être attentive et soigneuse.

Ce fut Mme Mécla qui alla chercher sa nièce. Edouard avait eu bien de la peine à la décider à cet acte de condescendance.

La figure couverte d'un voile épais, Marthe traversa les rues d'Auch. Elle se sentait humiliée et surtout profondément malheureuse.

En entrant dans sa chambre, elle promena autour d'elle un regard étonné et un sourire un peu dédaigneux effleura ses lèvres.

Edouard s'efforça de ne pas le voir, mais sa mère l'avait surpris.

— Tu auras beau faire, mon garçon, lui dit-elle quand ils eurent quitté Marthe : cette fille-là trouvera toujours ce que ce n'est pas assez et elle n'aura aucune reconnaissance.

— Je ne suis pas prompt à désespérer, répondit-il en souriant ; mais du reste, ce que je fais, je le regarde comme un devoir rigoureux ; et puis mon cœur m'y porte ; je suis si content d'avoir reconquis notre petite Marthe ! Il me semble qu'avec de l'amitié et de la douceur nous la réhabituerons facilement à une vie simple. Vous verrez, mère ! quand votre premier moment d'humeur sera passé, vous me direz que j'ai bien fait de vous la ramener.

Elle branla la tête d'un air très-peu convaincu.

— Cousine ! dit plus tard Edouard à Marthe quand ils se trouvèrent seuls, lorsqu'il vous manquera quelque chose, adressez-vous toujours à moi ; il est inutile d'en parler à ma mère : elle est bien bonne, mais elle a des idées à elle ; peut-être vous blesserait-elle sans en avoir l'intention. Nous nous arrangerons mieux tous les deux : ne suis-je pas votre frère, et tout ne doit-il pas être commun entre nous ? Je me souviens que quand vous étiez petite vous n'aviez jamais une pomme sans m'en donner la moitié.

Mais, malgré sa bonne volonté, il ne pouvait empêcher qu'à chaque instant une privation nouvelle ne se fit sentir à la jeune fille. Que de larmes elle versa ! combien de fois elle maudit son sort ! quel sentiment d'envie elle éprouvait pour ceux que la fortune favorisait ! Son éducation ne l'avait point habituée à la lutte avec elle-même : sans énergie pour souffrir, elle se laissait aller à la tristesse sans même essayer de la dissimuler.

Dès son arrivée à Auch, Edouard s'était mis en quête pour se procurer une place ; il ne voulait pas retourner à Bordeaux. Après bien des démarches infructueuses, il trouva à s'occuper à la recette générale ; mais cet emploi ne lui suffisait pas. Pendant les heures qui lui restaient libres, il donna des leçons. Avec cet argent il pouvait satisfaire bien des petites fantaisies de Marthe. Souvent la jeune fille sortait de table sans avoir mangé. Il avait été impossible de faire modifier à la veuve sa nourriture plus qu'ordinaire ; mais Edouard avait soin de rapporter en cachette des friandises que Marthe recevait avec joie, mais toujours un peu comme une chose qui lui était due.

Un jour il la vit faire courir ses doigts sur la table comme si c'eût été un clavier. Dès lors il n'eut plus qu'une idée. Quelque temps après un piano arrivait chez Mme Mécla. Elle jeta les hauts cris, jura que ce maudit instrument ne resterait pas dans sa maison. Mais

Edouard se prononça si fermement, qu'elle céda. Pendant ce débat orageux, Marthe faisait retentir la rue de sons joyeux ; puis elle courut vers son cousin, lui tendit les mains, et pour la première fois eut un accent vraiment ému en le remerciant. Elle ignorait pourtant que, pour lui procurer ce plaisir, Edouard avait sacrifié l'heure qu'il destinait à son repos du milieu de la journée : cette heure il l'employa à donner une leçon au fils d'un marchand de musique qui lui cédait le piano en échange.

Le soir, aussitôt après le souper, pris à la hâte, les deux jeunes gens se retiraient dans la chambre de Marthe. La marchande s'asseyait devant sa porte, son tricot à la main, pour causer avec les voisines. Edouard apportait à sa cousine des romans dont il lui faisait la lecture pendant qu'elle brodait, ou bien ils faisaient ensemble de la musique. Le dimanche ils partaient de bonne heure pour aller entendre la messe dans les villages environnants. C'était un motif de distraction plus que tout autre chose : ni l'un ni l'autre n'attachait un grand prix aux pratiques religieuses, mais ces promenades solitaires plaisaient à la jeune fille.

— Vous n'aimez donc plus le monde ? lui demandait un jour Edouard.

Elle rougit.

— J'ai eu honte, lui répondit-elle les larmes aux yeux, tout ce qui me rappelle ma belle position perdue. O Edouard ! si vous saviez comme la pauvreté m'est dure ! Vous me l'adouçissez bien pourtant, ajouta-t-elle aussitôt.

On s'étonnait, dans le quartier, de la réclusion volontaire de Marthe.

— Ah ça ! que fait donc votre nièce ? demandait-on un jour à la marchande ; pourquoi ne vient-elle pas un peu dans la boutique ? ça la distrairait, cette jeunesse, de voir les chalands.

— Elle aime bien mieux rester étendue toute la sainte journée ou être à sa fenêtre, répartit nigrement la veuve. Pas de danger qu'elle lève seulement un doigt pour m'aider ! Elle trouve plus commode de se faire nourrir à rien faire. Mais Edouard se fâche si fort quand je fais la moindre observation que, ma foi, pour avoir la paix, je me tais. Mais j'espère bien qu'un jour ou l'autre on me la tirera de devant les yeux. Heureusement qu'elle est jolie ; il y aura peut-être bien quelqu'un qui s'y laissera prendre.

— Bah, vous faites la finaude, reprit une voisine. Comme si on ne voyait pas que votre garçon en tient pour la petite !

— Dieu nous en préserve ! fit la veuve avec effroi. Fameuse ménagère que ça lui ferait ! Elle aurait vite fait de dépenser ce que nous avons pris tant de peine à amasser, Mécla et moi. Si je n'étais pas là pour le retenir, Edouard.....

DOROTHÉE DE BODEN.

(A continuer.)

— Faute de place, nous avons renvoyé au prochain numéro, qui ne se fera pas attendre, un travail de M. le curé de la Pointe-Claire, sur Stc. Anne du Bout de l'Île.